

L'INTERMÉDIAIRE DES CASANOVISTES

ANNÉE XXIV, 2007

GENÈVE

L'ÉPONYMISATION DE CASANOVA EN ALLEMAGNE AU 20^{ième} SIÈCLE:

Les descendants littéraires du Vénitien de Thomas Mann à Gerhard Zwerenz*

par Hans-Ulrich Seifert

La parution de la première traduction allemande d'un ouvrage de Casanova en 1788 n'a pas laissé des traces profondes dans la presse contemporaine. *L'Histoire de ma fuite des prisons de la république de Venise*, garnie d'un nouveau titre (*Le deuxième Trenck*) (1), fut rattachée au genre florissant des histoires d'évasion alors fort à la mode. L'année précédente venaient de paraître la première édition des *Mémoires* de Latude (2), du prisonnier légendaire de la Bastille, ainsi que l'autobiographie romancée du baron Frédéric de Trenck dont les trois volumes tournent autour de l'emprisonnement et les tentatives d'évasion de cet aventurier martyr de la liberté (la guillotine mit fin à ses jours à Paris en 1794) de la forteresse de Magdebourg en Saxe-Anhalt (3). Avec 40.000 exemplaires vendus jusqu'à la mort de leur auteur, c'était un des best-sellers de l'époque que Casanova n'a pu rattraper de son vivant. Tandis que Trenck est alors un nom connu de tout le monde, les comptes rendus de *L'Histoire de ma fuite* (4) présentent Casanova comme un inconnu dont on ignore à peu près les ébats amoureux ainsi que les ébauches littéraires: on sait à la rigueur qu'il travaille comme bibliothécaire à Dux en Bohême et qu'il s'honore d'un frère qui jouit d'une certaine renommée comme peintre (5). Du reste il est connu comme mauvais mathématicien (6).

* Discours prononcé lors du Colloque International «Casanova aventurier et écrivain» le 16 décembre 1995 à l'Institut Français en Hongrie à Budapest, enrichi de quelques notes en bas de pages supplémentaires.

(1) *Der zweyte Trenck, oder Geschichte meiner Entweichung aus dem Staatsgefängnisse zu Venedig, geschrieben zu Dux in Böhmen, nach dem Französischen*. Wien, Wucherer, 1788. Un compte rendu assez circonstancié se trouve dans la *Allgemeine Literatur-Zeitung* de Jena (N° 192 du 29 juin 1789, col. 721-723).

(2) Cf. *Latude et son temps. Actes du colloque organisé par les Amis de Montagnac le 17 octobre 1987*, Association des Amis de Montagnac, 1988.

(3) Cf. GRAB, Walter, *Friedrich von der Trenck, Hochstapler und Freiheitsmartyrer und andere Studien zur Revolutions- und Literaturgeschichte*. Kronberg/Taunus, 1977.

(4) A part le compte rendu de la *Allgemeine Literatur Zeitung* déjà signalé dans la note 2 cf. ceux de la *Allgemeine deutsche Bibliothek* de Friedrich Nicolai, 89.1 (1789), p. 177-178 (*"Ce deuxième Trenck qu'il vaut mieux appeler le deuxième Latude est d'un certain Jacques Casanova, frère du fameux peintre ..."*) et de la *Oberdeutsche allgemeine Litteraturzeitung*, Année 1788, t.2, p. 623-625.

(5) Le *Discorso sopra gl'antichi e varj monumenti loro* avait été immédiatement traduit en allemand et salué par la critique malgré les démêlés de Giovanni Battista avec Winckelmann qui n'étaient pas ignorés. Cf. le compte rendu de Christian Adolf Klotz dans ses *Acta litteraria* Vol. IV, Part. I, Altenburg 1772, p. 120-130 (en latin).

(6) Cf. les comptes rendus de son *Corollaire à la duplication de l'hexaèdre* et de la *Solution de problème deliaque* par le mathématicien Kästner de Goettingue dans la *Allgemeine deutsche Bibliothek* 111.1 (1792), p. 469-470 et 113.1 (1793), p. 126-129.

Mais on n'omet tout de même pas de signaler que l'ouvrage en question n'est qu'un extrait d'une compilation beaucoup plus volumineuse. Le coup de foudre que fut la publication des *Mémoires* se fit attendre un quart de siècle (7) et éclata sur une littérature nationale dont l'identité s'était constituée pendant les guerres napoléoniennes par un recul successif devant les postulats philosophiques et politiques des Lumières françaises dont le côté "frivole", le mélange d'anticléricisme, érotisme et insubordination esthétique qui n'est pas étranger au vénitien, était à la fois le ragoût des petits cénacles romantiques et un repoussoir de l'école officielle si jamais il en fût. Johanna von Schopenhauer, la mère du philosophe et alors une romancière fort à la mode, sollicitée par l'éditeur Brockhaus d'écrire un compte-rendu du premier tome des *Mémoires* en 1821, y découvre des passages qui la font reculer (8). Achim von Arnim qu'on aurait tort de désigner comme "petit romantique" et qui était lié avec Wilhelm von Schütz (9), le premier traducteur des *Mémoires* (qui a abandonné son projet en 1824 après le cinquième tome), n'y voit qu'un amas "de fanfaronnades et dévergondages" d'un vieillard avide de s'insinuer auprès de son mécène (10). Ce verdict n'empêche que les éditions s'entassent et que le nom du vénitien soit récupéré par des éditeurs remuants pour accélérer le débit de leur marchandise frivole qu'ils affublent sans scrupules de titres fantaisistes comme *Le Casanova hambourgeois* ou *Mémoires d'un Casanova allemand* (11). L'original (si jamais la version de Schütz et le texte de Laforgue méritent ce nom) ne tarde pas d'intéresser historiens et philologues qui y découvrent une *source* capable d'exciter leur faim positiviste – qu'on ne songe

(7) Ce n'est que sur le glacié de la première publication des *Mémoires* et sous l'influence immédiat des premiers volumes sortis que l'on trouve quelques articles un peu plus étouffés que les comptes rendus habituels sur le vénitien que nous signalons à titre d'intérêt puisqu'ils paraissent avoir échappé à la curiosité des casanovistes: Le *Literarisches Conversations-Blatt* de Brockhaus donne, dans sa livraison N° 243 du 20 octobre 1821 une traduction commentée des souvenirs laissés sur Casanova par le Prince de Ligne dans le 15ième volume de ses *Oeuvres mêlées en prose et en vers* parues en 1807 et annonce le premier tome des *Mémoires* pour le mois de novembre et les *Originalien aus dem Gebiete der Wahrheit, Kunst, Laune und Phantasie* (dont la rédaction est assurée par un certain Georg Lotz) nous procurent en 1825, après un bref mais bienveillant compte rendu dans la *Allgemeine Literatur-Zeitung* (août 1789, col. 269-272), la première description détaillée en allemand de l'*Icosameron* (N°s 83-88, col. 661-665, 674-676, 681-682, 685-688, 697-698 et 701-705) dont la première traduction allemande n'a paru qu'en 1922.

(8) Cf. *Damals in Weimar. Erinnerungen und Briefe von und an Johanna Schopenhauer*. Gesammelt und herausgegeben von H.H. Houben, 2ième éd. augm. Berlin, 1929, p. 297-298. Déjà Ludwig Tieck, un des premiers lecteurs du manuscrit original (que Brockhaus lui avait confié en 1821) ne pouvait pas imaginer que le texte serait lu par des femmes. Cette réduction des lecteurs potentiels des *Mémoires* à un public exclusivement mâle se retrouve encore en 1834 sous la plume de Jules Sandeau (cf. son article "Casanova" dans le *Dictionnaire de la Conversation*, t. XI, Paris 1834, p. 243-253).

(9) Cf. SEMBDNER, Helmut, *Schütz-Lacrimas. Das Leben des Romatikerfreundes, Poeten und Literaturkritikers Wilhelm von Schütz (1776-1847)*. Berlin, 1974, p. 147-156.

(10) Cf. SPIES, Hans-Bernd, "Achim von Arnim: An Early Critic of Casanova's Memoirs", in: *L'Intermédiaire des Casanovistes*, 3 (1986), p. 23-24.

(11) C'est sous le titre *Casanovas Nachfolger* qu'on réédite, en 1858 l'autobiographie du polygraphe injustement oublié Johann Konrad Friederich (1789-1858), parue pour la première fois en 1848/49 sous le titre *Vierzig Jahre aus dem Leben eines Toten*. Les *Mémoires* du Duc de Lauzun ont vu le jour en Allemagne sous le titre racoleur *Der französische Casanova* en 1924. C'est au dossier de la littérature de colportage qu'il faut verser *Der Hamburger Casanova. Memoiren eines Liederlichen* d'un auteur resté anonyme (Hamburg 1857/58) et l'ouvrage d'un auteur qui se cache sous le pseudonyme Graf, L., (*Casanova der verwegenste Abenteurer und Don Juan aller Zeiten, verfaßt nach seinem weltberühmten Tagebuch*. Berlin 1906/07). N'omettons pas de signaler qu'un des classiques de la littérature érotique anglaise moderne, *My Secret Life*, a été réimprimé vers 1906 avec le rajout ...or the modern Casanova.

qu'aux deux volumes de F.W. Barthold sur *Die geschichtlichen Persönlichkeiten in Jacob Casanovas Memoiren* qui ont déjà paru en 1846. Nulle part ailleurs pendant la deuxième moitié du 19^{ième} siècle les *Mémoires* ont eu autant de succès que dans les pays germanophones (12). Ils paraissent en feuilleton, mode de publication facilité par la structure épisodique du modèle, dont les livraisons, menacées, certes, mais presque jamais frappées de la censure, se vendent à quelques sous. Toute une horde de publicistes indisciplinés se lance sur la matière déjà défigurée par ses premiers éditeurs pour en distiller un suc à l'eau de rose facile à digérer qui s'annonce déjà dans les titres choisis pour la mise en circulation de ces brochures imbuées d'une lubricité froide. L'épithète *galant* s'y avère le mot préféré et sert de leurre pour des lecteurs qui ne lisent que d'une main (occupation honnête en soi, mais stupide lorsqu'elle referme toute issue vers une expérience hors du lu). *Galant*, pour les lecteurs allemands du dix-neuvième siècle, signifie beaucoup plus que ce qu'un dictionnaire français ne permet de supposer: c'est un synonyme de *libertin* qui, depuis son importation au début du 17^{ième} siècle, s'est chargé de connotations prometteuses toutes tournant autour d'une façon de dire le sexuel que le piétisme et les pratiques de vie des allemands avaient rendu aussi attrayant que menaçant (13). Le vaudeville, l'opéra et l'opérette contribuent à faire du vénitien une espèce d'icône d'un rococo plutôt Faublas que Giacomo qui a la vie dure jusqu'à nos jours. Mais malgré cette multitude d'éditions et de répercussions sans parler du nombre croissant d'ouvrages sur Casanova qui aboutit à l'éclosion du *casanovisme* au tournant du siècle, le héros de ce courant historico-philologique reste enveloppé sous un voile de rumeurs sinistres qui n'est déchiré que par une nouvelle édition abondamment commentée des *Mémoires* lancée en 1907 par Heinrich Conrad, un des traducteurs d'ouvrages érotiques compétents et hyperactifs qui apparaissent au début du vingtième siècle sur la scène littéraire allemande (14). C'est le Casanova de Conrad qui sert de référence à bon nombre de dramaturges, biographes et essayistes, ou au moins de point de départ des lectures attentives de Hugo von Hofmannsthal, de Carl Sternheim, d'Arthur Schnitzler, de Hermann Hesse et de Stefan Zweig, pour ne nommer que les plus importants. L'édition Conrad, réédité en 1983 avec un large appareil critique puisé dans les collectanées casanoviennes inédites du chercheur autrichiens Gustav

(12) Cf. FORSCH, Gerd, *Casanova und seine Leser. Die Rezeption von Casanovas "Histoire de ma vie" in Deutschland, Frankreich und Italien*. Rheinbach-Merzbach, 1988 (*Bonner Untersuchungen zur vergleichenden Literaturwissenschaft*; 1). L'excellente étude de Forsch dépasse, au moins pour le domaine allemand, l'ouvrage classique de l'histoire de la réception casanovienne de Francis Furlan (*Casanova et sa fortune littéraire*, Paris 1971) et la thèse de Martha Bowditch Alden (*Casanova in German literature*. Charlottesville, University of Virginia, 1974). Sa base matérielle n'est pas non plus égale par l'ouvrage plus récent de Carina Lehnen *Das Lob des Verführers. Über die Mythisierung der Casanova-Figur in der deutschsprachigen Literatur zwischen 1899 und 1933* (Paderborn 1995) dont le propos est cependant différent en mettant l'accent sur la lecture du vénitien dans le cercle viennois, notamment chez Schnitzler et Hofmannsthal. Ces deux auteurs sont aussi au centre de l'étude plus récente de Hartmut Scheible sur «Les *Mémoires* de Casanova et la littérature allemande», in : *Casanova Fin de siècle. Actes du colloque international de Grenoble Oct. 1998*, éd. par Marie-Françoise Luna. Paris, 2002, p. 203-232. Il va sans dire que l'auteur du présent article doit beaucoup à tous ces ouvrages.

(13) Cf. THURAU, Else, *Galant. Ein Beitrag zur französischen Wort- und Kulturgeschichte*. Frankfurt, 1936 (Réimpression Hildesheim, 1975).

(14) Cf. GEIGER, Hannsludwig, *Es war um die Jahrhundertwende. Gestalten im Banne des Buches*. München, 1953, p. 117-121.

Gugitz (15), a été le texte casanovien tel quel pour plusieurs générations d'écrivains allemands jusqu'à la publication du manuscrit Brockhaus en 1960 (16), dont la version allemande due à Heinz von Sauter a été honorée d'un prix important par la *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung* en 1982 (17).

Mais n'allons pas trop vite trop loin. Retournons en arrière pour joindre le romancier Hermann Hesse qui nous donne des *casanovités* en 1907. Dans un style coloré d'expériences personnelles qui en disent plus long sur l'état d'âme des littérateurs du début du siècle que ne le saurait faire une analyse sociologique, Hesse écrit:

“Quand j'étais jeune, je ne connaissais Casanova que par des rumeurs ténébreuses qui couraient alors sur lui. C'est en vain qu'on cherchait ce grand mémorialiste dans les histoires littéraires officielles. Sa renommée fut celle d'un séducteur sans égal et d'un libertin de qualité, ses Mémoires passaient pour un prodige de perversités. Il en existait une ou deux éditions volumineuses épuisées qu'il fallait chercher chez les bouquinistes si l'on voulait les avoir et celui que les avait les cachait dans un placard verrouillé. Il fallait que j'atteigne plus de trente ans [Hesse est né en 1877, H.-U. S.] pour les voir pour la première fois de mes propres yeux. Jusqu'alors je ne les avait rencontrés que dans une comédie de [Christian Dietrich] Grabbe [*Scherz, Satire, Ironie*, 1822-1827, II,3, H.-U. S.] dans laquelle ils jouent le rôle du leurre du diable. Mais peu après, on a publié plusieurs nouvelles éditions de Casanova, parmi lesquelles deux éditions allemandes qui ont bouleversé l'opinion publique et le jugement des érudits sur cet auteur. Ce n'était plus une honte ni un vice secret de posséder ces Mémoires et de les lire; au contraire: il était considéré honteux de ne pas les connaître et les critiques portaient ce Casanova si longtemps réprouvé et passé sous silence aux nues” (18).

Ce qui est surprenant après cette description, c'est que la réception de l'oeuvre du Vénitien en Allemagne après la première guerre mondiale paraît plutôt confirmer le dictum de Fellini (19) selon lequel Casanova n'aurait

(15) Un compte rendu critique de Wolfgang von Wangenheim de cette édition soignée de la maison Kiepenheuer due à Barbara et Günter Albrecht se trouve dans *Merkur. Deutsche Zeitschrift für europäisches Denken*, 40 (1986), p. 261-265. Wangenheim y apporte des observations importantes à l'annotation et à la traduction de l'ouvrage.

(16) Une spéculation intéressante, non dépourvue d'amertume, sur les raisons qui ont pu décider la maison Brockhaus à attendre 140 ans avant d'aborder la publication du manuscrit original se trouve, sous la plume de Thilo Koch, dans *Imprimatur. Neue Folge*, 2 (1958-60), p. 130-135.

(17) Cf. MENDELSSOHN, Peter de, “Mit der Sprache einig. Laudatio auf Heinz von Sauter”, in: *Jahrbuch der Deutschen Akademie für Sprache und Dichtung*, 1982, p. 84-93 et les remerciements de Heinz von Sauter (“In Casanovas Haut geschlüpft”), *ibid.* p. 94-98. Presque oubliée aujourd'hui l'édition de l'*Histoire de ma vie* par Franz Hessel et Ignaz Jezower en 10 volumes de 1925 (sous le titre *Erinnerungen*) dont la critique contemporaine a parlé avec bienveillance (cf. les comptes rendus parus dans le *Jahrbuch deutscher Bibliophilen*, 12/13 (1925/26) p. 133 et la *Literarische Wochenschrift. Kritisches Zentralblatt für die gesamte Wissenschaft*, N° 16 du 19 septembre 1925, col. 490-491).

(18) HESSE, Hermann, *Gesammelte Werke*. T. 12, Frankfurt, 1970, p. 110-111.

(19) Cf. FELLINI, Federico, “Casanova ist ein Pinocchio”, cité d'après l'édition allemande du livre *Casanova. Federico Fellinis Film und Frauenbild*. Ed. par Auguste Amédée de Saint-Gall. Zurich, 1976, p. 9-11.

fasciné que les écrivains médiocres au lieu de corroborer la gloire que lui promet l'auteur du *Loup des steppes*. Non, même si l'on a parlé (au figuré) d'une inflation casanovienne en Allemagne dans les années qui ont précédé la première dévaluation monétaire réelle, on aurait tort de prétendre qu'il fût ubiquitaire. Certes, il fait son entrée au cinéma en 1919 dans un film muet aujourd'hui oublié, intitulé *Le Coeur de Casanova*, d'Erik Lund, 1609 mètres de celluloid qu'il serait peut-être intéressant de déterrer à la Cinémathèque allemande de Berlin s'ils y ont survécu (20). Et l'étrange genre musical qu'est l'opérette ne s'est pas lassé de faire du prétendu galant-homme un de ses héros favoris. Même les revues musicales des années quarante, ourdies par la propagande nazie pour divertir une population apparemment douée d'un immense pouvoir de refoulement pour se faire détourner des réalités choquantes, avaient recours au personnage mythique pour suggérer des moments de bonheur où il ne pouvait pas en avoir (21).

Mais c'est en vain qu'on cherchera une trace de lecture des *Mémoires* de Casanova chez Heinrich Mann ou Lion Feuchtwanger, tous deux fortement imprégnés du dix-huitième siècle français, chez Bertolt Brecht (qui a pourtant retravaillé le *Dom Juan* de Molière), chez Arnold Zweig, l'homonyme du bien connu biographe ou chez les grands auteurs de l'après-guerre: ne nommons que Grass et Böll qui tous les deux, chacun à sa manière, sont exempts de tout soupçon de moralisme renfrogné. Certes, il y a l'exception Kafka, duquel nous savons (depuis la splendide étude intertextuelle de Michael Müller (22)) que le *Procès* est indéniablement marqué par la lecture de l'*Histoire de ma fuite*. Et il y a des noms inséparablement liés à la biographie ou plutôt à l'histoire de la biographie de Casanova comme celui de Stefan Zweig et Hermann Kesten (23).

Mais somme toute, sous un angle de vue strictement littéraire, c'en a l'air comme si Casanova n'avait pas fait fortune en Allemagne. Même ses grands biographes ne s'approchent pas sans réserve de leur sujet troublant qui les fascine autant par son épicurisme qu'il les révolte par son manque d'égards pour bon nombre de valeurs morales traditionnelles dont celles touchant la vie sexuelle avaient peut-être plus de poids pendant la première moitié du vingtième siècle qu'à l'âge des Lumières.

L'homme sans conséquences, le joker social qui "échappe tant à la continuité du nom aristocratique qu'à celle du travail bourgeois" pertinemment décrit par Michel Delon (24), avait déjà fasciné les auteurs autrichiens

(20) *Das Herz des Casanova*, Ring Film Gmbh / Orbis Film Berlin 1919. Scénario de Bruno Kastner d'après une idée de Ernst Rennspies. Avec Bruno Kastner et Karl Platen (cf. Gerhard Lamprecht, *Deutsche Stummfilme 1919*. Berlin 1968, p. 59). Comme le film d'Alexandre Volkoff de 1927 (relancé en 1988), dont une version romancée ne se fit pas attendre (JEANNE, René, *Casanova. Roman d'après le film de M.A. Volkof*. Paris, 1927) celui d'Erik Lund a donné lieu à un livre: RICHTER, Heinz, *Das Herz des Casanova. Roman nach dem gleichnamigen Film von Ernst Rennspies* [!]. Berlin 1920. Nous avons l'espoir que les activités autour du bicentenaire de la mort de Casanova contribueront à redécouvrir et, le cas échéant, à projeter de nouveau le deuxième film (après le film muet *Casanova* d'Alfred Déesy de 1918) qu'on lui a consacré.

(21) Cf. FORSCH, Gerd J., *op.cit.*, passim.

(22) Cf. MÜLLER, Michael, "Kafka e Casanova", in: *Kafka oggi. Atti del simposio internazionale "Kafka oggi"*, Bari 21-24 marzo 1983. Bari, 1986 (version allemande dans *Freibeuter*, N° 16 (1983) et dans *Frankfurter Rundschau* du 2 juillet 1983, p. ZB III).

(23) Le *Casanova* de Stefan Zweig (1881-1942) a été publié pour la première fois en 1928, celui de Hermann Kesten (1900-1996) en 1952.

(24) Cf. DELON, Michel, "Casanova et le possible", in: *Europe*, N° 697, mai 1987, p. 41-51.

Hofmannsthal et Schnitzler: la figure de l'*aventurier* joue un rôle important dans la *Lebensphilosophie*, la "philosophie vitaliste" des Simmel, Dilthey, Scheler et Klages qui essayent de restituer une plénitude de sens et de satisfaction à la vie au-delà et en-dehors des grands édifices théoriques, plénitude évidemment devenue irréaliste ou irréalisable dans les sociétés industrialisées du 19^{ème} siècle. D'après les philosophes de la vie, celle-ci devait se comprendre et s'expliquer par elle-même et la figure du vénitien venait à-propos pour incorporer cette tendance à la désintégration intellectuelle ainsi que le rêve d'une existence arrondie et achevée pour laquelle la littérature elle seule pouvait offrir des modèles. Ainsi nous découvrons chez Hofmannsthal qui faisait de Casanova le personnage principal de deux comédies conçues sous l'influence immédiate de la lecture des *Mémoires* en 1898 et en 1907 [*Der Abenteurer und die Sängerin* et *Christinas Heimreise*] un "génie vital" [*ein vitales Genie*], un artiste de la vie hors du commun qui ne perd en intensité que dans la deuxième pièce dont le fonds paraît désillusionné par la lecture des commentaires historiques de l'édition Heinrich Conrad (1905) et l'ouvrage de Philippe Monnier sur la Venise du XVIII^{ème} siècle (25). Schnitzler, qui commence à s'occuper de Casanova au moment où éclate la première guerre mondiale, se montre déjà plus sceptique à l'égard du personnage mythique, emblème d'une vie intégrale, sans apories ni soucis et nous présente, dans un conte achevé en 1918 [*Casanovas Heimfahrt*] le personnage principal en 1774 sur son chemin de retour à Venise où ne l'attend qu'une place d'espion de basse police (26). L'aventurier d'antan manque de brillant et dépourvu de son auréole de *trionphateur phallique* (Stefan Zweig (27)) il se voit réduit à ses dimensions humaines. C'est agréable, mais ce n'est pas dans cette ornière que roulera le chariot dans les années qui suivent. La guerre qui venait de se terminer avait laissé bien de tranchées ouvertes et on n'avait pas abandonné les champs de l'honneur sans en emporter un nouveau *Menschenideal*, un concept de l'homme idéal auquel Casanova fut rigoureusement soumis. Le déjà cité Hermann Hesse nous le décrit dans son petit article sur le vénitien:

"Le concept de l'homme idéal d'un intellectuel haut placé d'aujourd'hui ne se réduit ni à la notion de *génie* ni à celle d'homme du monde, ni à l'individu qui se claquemure ni à celui qui s'extériorise, mais trouve sa réalisation dans l'alternance harmonieuse et réfléchie entre mondanité et recueillement, entre extraversion et introversion. Mais la vie entière de Casanova (qui n'était vraiment pas dépourvu d'esprit) s'est déroulé exclusivement dans la sphère sociale, etc." (28).

(25) Hofmannsthal l'avait lu sur lieu lors d'un séjour de deux semaines dans la ville des lagunes. Cf. SCHRÖDER, Friedrich, "Materialien zu Hofmannsthals Casanova-Lektüre", in: *Modern Austrian Literature*, 24 (1991), p. 13-23 et KOEBNER, Thomas, "Casanovas Wiederkehr im Werk von Hofmannsthal und Schnitzler", in: *Akten des Internationalen Symposiums 'Arthur Schnitzler und seine Zeit'*, éd. par Giuseppe Farese. Bern, Frankfurt, New York 1985, p. 127-136 (*Jahrbuch für Internationale Germanistik, Reihe A: Kongressberichte*; 13). Hofmannsthal est du reste un fervent lecteur du dix-huitième siècle français qui s'est laissé inspirer par un épisode du Faublas de Louvet à écrire son bien connu *Rosenkavalier* et qui a aussi su tirer profit littéraire de la lecture des *Illustres Françaises* de Robert Chasles.

(26) Cf. note précédente et Angelika Gleisenstein, "Die Casanova-Werke Artur Schnitzlers", in: *Arthur Schnitzler in neuer Sicht*, éd. par Hartmut Scheible. München, 1981, p. 117-142.

(27) Zweig, Stefan, "Casanova", dans: *Baumeister der Welt*. Frankfurt/Main, 1965, p. 409.

(28) Cf. HESSE, Hermann, *op.cit.*, p. 111.

Casanova sort déficient de la première guerre mondiale: le *virtuose de la vie* qui sacrifia, bon connaisseur de Horace, tout au *carpe diem*, présente dorénavant un défaut que le 19^{ième} siècle ne lui avait pas encore découvert: il ne manque pas seulement de pudeur et de morale, mais il a des défaillances plus sérieuses: Casanova ne connaît pas le *Drang zum Höheren*, l'aspiration idéaliste qui devient la marque presque inévitable de plusieurs générations d'écrivains allemands depuis les débuts jusque dans les années soixante de notre siècle.

Hesse n'est pas le seul à reprocher à Giacomo son manque de *profondeur*, terme qui trahit tout son potentiel idéologique lorsqu'il s'apparente à l'évocation du "sensualisme méditerranéen", épithète que même Stefan Zweig ne sait pas éviter dans sa du reste splendide biographie de Casanova (29) qui est le livre allemand le plus connu sur le vénitien à l'étranger. Zweig réhabilite l'écrivain Casanova et lui ouvre, en 1928, les portes du panthéon littéraire, de la *Weltliteratur*. Mais il constate aussi que le nom d'auteur s'est depuis longtemps détaché du personnage historique pour désigner le héros d'amour légendaire de tous les temps:

Un Casanova, cela désigne aujourd'hui en allemand et dans toutes les langues européennes: un chevalier irrésistible, un mangeur de femmes boulimique, le maître-séducteur qui représente du côté mâle du mythe la même chose qu'incarnent Hélène, Phryne et Ninon de Lenclos du côté féminin (30).

Casanova s'éponymise. Le succès des *Mémoires* qui est l'histoire d'une longue vulgarisation en a fait un bien public qui les situe hors d'une recherche littéraire proprement dit, car leur contenu ou bien des fragments épars de ce qu'ils représentent circulent un peu partout dans les têtes, images collectives presque qui n'ont plus besoin de supports textuels (31).

Deux exemples choisis plus au moins au hasard dans la riche production de textes qui se servent de Casanova exclusivement en tant qu'éponyme ou qui ne le mentionnent même pas du tout mais traduisent la thématique casanovienne par le choix d'un personnage aventurier qui permet de supposer que le mémorialiste vénitien y est pour quelque chose peuvent peut-être démontrer que le Casanova éponymisé s'avère parfois un indicateur sûr des avatars qu'a subi le mythe au cours des dernières décennies.

Alléguer ici en premier lieu le roman *Les Confessions du chevalier d'industrie Felix Krull* de Thomas Mann doit sans doute provoquer des moues de scepticisme chez bon nombre de germanistes, car il s'agit d'un texte maintes fois étudiés dont on connaît assez parfaitement toutes les sources imaginables (32).

Mais il ne s'agit pas ici de remuer la baguette divinatoire du sourcier littéraire, mais de démontrer la continuité de conceptions vitalistes liés à la thématique casanovienne dans la littérature, et sous cet angle de vue l'oeuvre

(29) ZWEIG, Stefan, *op.cit.*, p. 396.

(30) Ibidem, *op.cit.*, p. 409.

(31) Les vulgarisations éponymiques qui vont du "Vorstadt-Casanova" (Casanova de banlieue) au "Möchtegern-Casanova" (qui prendrait plaisir à ...) sans son nombre.

(32) C'est la lecture des mémoires du chevalier d'industrie roumain G. Manolescu, dont une traduction allemande avait paru en 1905, qui a fourni l'idée d'écrire *Felix Krull* à Thomas Mann. Les premières ébauches datent des années 1910-1913, une première version inachevée du roman parut en 1922 sous le titre *Buch der Kindheit*. Le roman tel que nous le connaissons aujourd'hui ne fut achevé qu'après la deuxième guerre mondiale et publié pour la première fois en 1954 sous le titre *Bekenntnisse des Hochstaplers Felix Krull. Der Memoiren erster Teil*.

de Mann paraît assez proche de celui du vénitien. Mann ne le mentionne qu'une seule fois, dans la préface à son livre peu connu *Roman eines Jungverstorbenen* écrit en 1913. Il y écrit: "L'amour de soi, c'est le début de toute autobiographie" (33) et en vient à parler, tout en passant, de la vogue de *Mémoires* et de *Correspondances* qui inonde alors le marché littéraire. C'est dans ce contexte qu'il mentionne aussi *L'histoire de ma vie* sans que l'on puisse supposer qu'il l'ait vraiment lu. "Le bonheur de se plaire à soi-même" caractérise aussi, selon Thomas Mann, le protagoniste des *Confessions du chevalier d'industrie Felix Krull*, roman achevé la même année 1913. Cela rappelle l'avant-propos de l' *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise*, où Casanova avait écrit "Aimant la vie, j'aime moi-même" (34) (prenant inconsciemment le parti de Voltaire dans la querelle de l'amour-propre (35) que le dix-huitième siècle avait décidée en faveur de l'amour de soi-même et au détriment du mensonge d'abnégation). Comme le héros de l' *Histoire de ma vie*, le personnage de Thomas Mann possède un talent exceptionnel pour la jouissance sexuelle auquel vient se joindre un don polyglotte remarquable qui lui permet de prétendre que le français serait "plus ou moins ma langue maternelle" (36).

L'histoire de Felix Krull, rappelons-le brièvement, est une espèce de divertissement ironique qui retrace la carrière d'un jeune escroc, d'un charlatan fils d'un producteur de champagne ruiné qui entame une carrière de garçon d'hôtel à Paris, y change d'identité en se procurant les papiers d'un Marquis de Venosta et réussit sous ce masque dans le monde de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie wilhelmiennne. La fable ne fait que cacher le sujet de prédilection de Thomas Mann, à savoir le problème de l'identité de l'artiste (le charlatan par excellence!) dans un monde qui permet de moins en moins "de se plaire à soi-même".

En fait, le protagoniste narcissique du roman de Thomas Mann essaie plusieurs pistes pour arriver au point où il se sent d'accord avec soi-même. Sa boussole intérieure le guide à travers une réalité scoriacée où ni une carrière militaire ni celle d'un voleur d'occasion lui paraissent prometteuses, où ni la chance de se faire l'héritier d'un riche Lord écossais ni celle de devenir le mari d'une représentante de la haute bourgeoisie anglaise ont de quoi le tenter. A la recherche d'un empire où il n'est soumis qu'aux impératifs de ses rêves et fantaisies (37), Felix Krull parcourt l'Europe entier et change de rôle à plusieurs reprises. Rien n'est stable en ce personnage endossé d'allusions littéraires et mythologiques multiples (38) sinon le désir (ludique et ambigu)

(33) Cf. *Dichter über Dichtungen t. 14: Thomas Mann (1ère partie 1889-1917)*, éd. par Hans Wysling (e.a.). Frankfurt, 1975, p. 304.

(34) Ed. Charles Samaran. Paris, 1922, p. 40.

(35) Cf. *Dictionnaire philosophique*, éd. René Pomeau. Paris, 1964, article "Amour-propre" et *Lettres philosophiques*, éd. René Pomeau. Paris, 1964, p. 168 (contre Pascal).

(36) Cf. MANN, Thomas, *Gesammelte Werke. 2ième éd.*. Frankfurt/Main, 1974, t. VII, p. 414.

(37) Cf. MANN, Thomas, *Bekenntnisse des Hochstaplers Felix Krull*. Frankfurt am Main, 1955, p. 256 (éd. dite de Stockholm', „Stockholmer Ausgabe“).

(38) La critique a surtout souligné les rapports Krull-Hermès et, chemin faisant, Krull-Eros (cf. SEBASTIAN, Thomas: "Felix Krull: Pikareske Parodie des Bildungsromans", in: *Der moderne deutsche Schelmenroman*, éd. par Gerhart Hoffmeister. Amsterdam, 1985/1986, p. 143 et NERLICH, Michael: *Kunst, Politik und Schelmerie: die Rückkehr des Künstlers in die Gesellschaft des zwanzigsten Jahrhunderts dargestellt an Werken von Charles de Coster, Romain Rolland, André Gide, Heinrich Mann und Thomas Mann*. Frankfurt/Main, 1969.

d'une identité sans masque. Il n'en entrevoit une possibilité qu'entre les bras des femmes où il se consume joyeusement, sachant que son narcissisme renaîtra nécessairement après ses rares moments de bonheur, tête-à-tête intimes dans lesquels il ne se sent "pas seul et pourtant moins de deux" (39). Que le roman se termine sur un sein palpitant (celui de Dona Maria qui venait de surprendre sa fille Zouzou entre les bras de Krull et entend tirer l'intérêt du jeune chevalier sur ses appâts plus mûres) pourrait être vu comme référence ironique au mythe du "chasseur de scalps sexuels" (Hermann Kesten) vénitien, mais ce qui paraît plus important c'est le fait que les principes de sa vie mis en littérature à la fin du dix-huitième siècle resurgissent comme littérature vitalisée au début du vingtième, comme fiction (il s'agit de *Confessions* aussi artificieuses qu'artificielles, ce que Thomas Mann n'omet pas de signaler à plusieurs reprises).

Abandonnons l'auteur de *Felix Krull* pour jeter un coup d'œil sur un autre 'descendant littéraire' de Casanova dans la littérature allemande du 20ième siècle que nous rencontrons dans un ouvrage intitulé *Casanova ou le petit bonhomme en Guerre et en paix* dont l'auteur, Gerhard Zwerenz, vient de fêter son soixante-dixième anniversaire. Ce *Casanova* qui affiche le nom du vénitien sur sa page de titre sans lui être vraiment plus proche que le héros du roman de Thomas Mann a été publié en 1966 (40). C'est l'histoire d'un picaresco moderne qui a pour nom Michael Casanova et qui n'est pas seulement, de par sa généalogie familiale, un descendant lointain du bibliothécaire de Dux (le fruit d'un accouplement avec sa femme de chambre au château du comte de Waldstein), mais qui en a surtout hérité ce que Zwerenz décrit comme "un petit bonhomme" à dimensions hypertrophiques, à savoir un organe sexuel monstrueux qui, une fois surmonté les obstacles qu'il oppose à sa naissance, s'avérera d'une utilité extrême pour le futur développement du protagoniste.

Gerhard Zwerenz, un ancien élève du philosophe Ernst Bloch qui avait été obligé de quitter la République Démocratique Allemande en 1957, fait errer son héros de roman à travers les deux Allemagnes d'après 1945. Il y croise à peu près toutes les incarnations imaginables du moralisme, du militarisme et aussi de l'esthétisme des ères Adenauer et Ulbricht et nous raconte sa vie de guerre et d'avant-guerre dans des récits inversés. Ce qui l'empêche partout de succomber c'est son "petit bonhomme" à la roideur miraculeuse (même capable de briser les murs d'une prison dans laquelle son insubordination constante avait conduit son maître), l'instrument emblématique d'une volonté de vivre inétouffable dans le remugle éventé d'un après-guerre qui ne connaît aucune forme de sexualité sociable ni sociabilité sexuelle. La parodie de Zwerenz, car de parodie il s'agit (on n'a qu'à regarder les scènes d'amour aux connotations intertextuelles nombreuses, dont une qui se déroule dans la bibliothèque d'un particulier à Cologne entre le *Dictionnaire* de Brockhaus et les *Oeuvres Complètes* de Lénine) réduit la référence au mémorialiste vénitien à un phallocentrisme picaresco qui ne trahit tout de

(39) Nicht "allein und doch weniger als zwei", *op.cit.*, p. 136.

(40) *Casanova oder der kleine Herr in Krieg und Frieden*. Bern/München/Wien, 1966. Une réédition en livre de poche a paru à Munich chez le Deutscher Taschenbuch-Verlag (dtv) en 1995. L'ouvrage a été traduit en anglais en 1970, mais nous n'en avons pas trouvé une traduction française. Sur l'ouvrage et son auteur cf. Ferdinand van Ingen, "Der Píkaro als Apostel der Lust: zu Gerhard Zwerenz Casanova oder der kleine Herr in Krieg und Frieden", in: *Amsterdamer Beiträge zur neueren Germanistik*, 20 (1986), p. 173-197.

même pas son aïeul: on s'accrochant au cliché qu'avait formé un siècle et demi de présence casanovienne dans les rayons des librairies et en le transformant en indicateur ironique d'un déficit libidineux et psychologique de sa génération, Zwerenz rattrape une idée chère au Casanova historique: "On sait aujourd'hui", fait-il dire à son Casanova littéraire, "que l'homme est le produit de deux tendances principales. Il veut jouer un tour à son époque et s'en tirer sain et sauf [...]. L'homme, dis je, est le produit de deux tendances principales: l'amour de la vie et l'amour de l'amour" (41).

L'idée de l'amour de la vie et de l'amour de l'amour comme *conditio humana*, l'un nécessitant l'autre et le reproduisant à l'infini, fût un concept cher aux Lumières et cher à Casanova. Même plus que cela, une réalité aussi triviale que vitale incarnée dans *L'Histoire de ma vie* qui la mit en action et lui fournit une voix authentique dont même les échos lointains ont retenu le message principal: l'amour de soi n'a pas de sens sans l'amour des autres (et vice versa). Les véritables descendants littéraires de Casanova, ou, si l'on veut, les héritiers de son esprit, on les trouve là où le chevalier de Seingalt les aurait probablement désirés: ni biographes, ni autobiographes, mais romanciers de la vie.

(41) "Man weiß heute, [...] daß der Mensch aus zwei Ichs besteht. Der Mensch will seiner Zeit ein Schnippchen schlagen und mit heiler Haut davonkommen [...]. Der Mensch, sagte ich, besteht aus zwei Ichs: der Liebe zum Leben und der Liebe zur Liebe" (ZWERENZ, Gerhard, *Casanova oder der kleine Herr in Krieg und Frieden*. München, 1995, p. 192-193).